

# Des courants alternatifs qui électrisent l'école

L'école des étoiles à Haren, Marguerite Yourcenar à Laeken, De l'autre côté de l'école à Auderghem, L'école active à Uccle, Singelijn à Schaerbeek, Plurielle Maritime à Molenbeek, Roger Lallemand à Saint-Gilles, Da Vinci à Perwez, Espace 2000 à Genappe, Enova à Attert (Arlon)... Ces nouvelles écoles à pédagogie active essaient un peu partout, qu'il s'agisse d'initiatives privées de parents et d'enseignants impliquant le rachat de bâtiments existants ou d'écoles subsidiées par les pouvoirs publics.

« Le phénomène s'explique par l'alternative que ces établissements proposent à un enseignement perçu comme trop traditionnel ou en décalage avec le monde d'aujourd'hui », décrypte Dominique Lafontaine, professeur en sciences de l'éducation à l'ULiège.

Si ces écoles ont en commun de placer l'élève au cœur du processus d'apprentissage, de proposer une évaluation continue et de favoriser la collaboration plu-

tôt que la compétition, il ne s'agit pas pour autant d'un ensemble homogène : « Sous cette étiquette se cache une multitude de projets. Comme pour les écoles plus traditionnelles, il y a une grande diversité de terrain », poursuit la spécialiste. Freinet, Steiner, Decroly, Montessori : ces courants pédagogiques alternatifs portent encore le nom de leur fondateur dont les écoles respectent les préceptes avec plus ou moins d'orthodoxie.

Sans compter que l'enseignement dit traditionnel s'en inspire également de plus en plus... « Nous constatons malheureusement que les pédagogies actives restent souvent au niveau du discours et peinent à entrer dans la pratique des enseignants, tempère Mathieu Bouhon, chercheur au Girsef (Groupe interdisciplinaire de recherche sur la socialisation, l'éducation et la formation) à l'UCL. Le problème ne vient pas d'eux, mais de la forme scolaire telle qu'elle a été adoptée au cours de la période industrielle. Il suf-

fit d'observer ce que font les élèves en classe tout au long de la journée pour se rendre compte de leur passivité face aux savoirs qui leur sont transmis. »

## De l'expérience découle la théorie

Dans les écoles actives, a contrario, l'élève expérimente le programme scolaire au travers de ses propres questionnements et en fait bénéficier les autres. « Actif ne signifie pas bouger tout le temps, c'est l'enfant qui est actif dans son apprentissage. De son expérience et du partage avec les autres va découler la théorie », précise Michel Bettens, le secrétaire général du réseau libre non confessionnel (Felsi).

Ce type d'enseignement implique davantage l'élève, mais également le professeur : « La pédagogie coopérative et le travail de groupe sont positifs, à condition que l'enseignant cadre les activités et gère les groupes (mélanger les genres ou les forts avec les faibles) », pointe Dominique Lafontaine.

Qui dit pédagogie active ne dit donc

pas absence de cadre. C'est pourtant l'un des reproches parfois adressés à ces écoles. « La prise de risque est la même que dans l'enseignement traditionnel même si les attendus sont plus faciles à comprendre que dans la pédagogie active, nuance le professeur de l'ULiège. Il y a une inégalité sociale à l'école. Les enfants issus de milieux défavorisés ne comprennent pas toujours que des activités moins scolaires relèvent aussi de l'apprentissage. »

Et en ce qui concerne les résultats scolaires, la recherche est formelle : « Dans les années 60 et 70, on a essayé de comparer les deux types d'enseignement, sans pouvoir les départager. Les deux blocs recouvrent des réalités tellement différentes que ça n'a pas beaucoup de sens de les mettre en parallèle. Il faut casser cette image de désordre que charrie parfois la pédagogie active. Les élèves qui sont issus de ces écoles s'en sortent généralement très bien. » ■

ANNE-SOPHIE LEURQUIN

## Les écoles à pédagogie active placent l'enfant au cœur de son apprentissage. Mais elles ne conviennent pas à tout le monde.

### HISTOIRE

#### En marge de l'école traditionnelle

Au lendemain de la Première Guerre mondiale, des pédagogues élaborent de nouveaux projets révolutionnaires pour l'époque. Leur but : changer le monde en transformant l'école. L'autonomie, l'éducation mixte, l'apprentissage par les sens, le contact avec la nature ou encore le sport sont au centre de leur projet éducatif dont l'élan sera brisé par la montée des

idéologies totalitaires avant de revenir en force dans les années 60.

► **Decroly.** Pour le médecin belge Ovide Decroly (1871-1932), l'enfant doit être considéré dans sa globalité, en prenant en compte aussi bien ses aspects physiques, sociaux que psychiques. La notion de « centre d'intérêt » est au cœur de son projet. Située à Uccle où elle a été fondée en 1907, l'école Decroly accueille un millier d'élèves de 3 à 18 ans.

► **Freinet.** L'un des courants pédagogiques alternatifs le plus répandu

en Fédération Wallonie-Bruxelles, derrière Decroly, il a été mis au point dans les années 30 par Célestin Freinet (1896-1966). Mutilé de guerre, cet instituteur décide d'adapter son enseignement centré sur l'expression libre des enfants. La coopération entre les élèves est au cœur de cette méthode.

► **Steiner-Waldorf.** Inspirée des travaux du philosophe autrichien Rudolf Steiner (1861-1925), fondatrice de l'« anthroposophie » (pensée visant à rapprocher l'homme des « mondes spirituels »), cette pédagogie est basée sur le postulat

qu'il faut laisser se développer l'enfant en respectant ses rythmes. Les apprentissages sont basés sur des cycles de sept ans et combinent les enseignements intellectuels aux activités artistiques et manuelles.

► **Montessori.** Fondée par l'Italienne Maria Montessori (1870-1952), qui fut d'abord médecin, cette méthode est la première à considérer l'enfant en tant qu'individu unique dont il faut respecter les rythmes et repose essentiellement sur l'éducation sensorielle.

A.-S.L.

## Crupet Les idées des petits fument

### REPORTAGE

Une cour qui surplombe la vallée, encadrée de palissades et de mangeoires en pierre bleue reconverties en bacs à fleurs, un jardin, des poules, des tournesols, un bac à sable, un potager...

C'est la récré dans cette petite école de 110 enfants de maternelle et primaire, disséminés un peu partout. Eulalie, la prof de musique et de néerlandais, observe : « C'est intéressant de regarder la façon dont ils utilisent les objets à leur disposition. »

Pas de doute, l'école L'Arbre en ciel, ouverte il y a trois ans dans une ancienne ferme en pierres entre Crupet et Assesse (Namur), pratique une pédagogie alternative. Plus précisément, celle de l'Autrichien Rudolf Steiner, qui prône depuis 1919 l'éveil de l'enfant à la nature et à la matière par l'esprit et le corps. On y apprend notamment à tisser, à jardiner et à faire du pain. Une

niche à bobos ? Un peu.

13 h 50. Une des maîtresses (bannissez ce mot : dans les écoles Steiner on dit *jardinières*) fait tintinnabuler une cloche. « Dites, les copains, on a sonné, ça veut dire : on range ! », rappelle Raphaëlle, l'institutrice de troisième primaire. En l'occurrence, il faut ramasser les blocs de mousse : « On a besoin d'enfants forts pour nous aider à les ramasser », exhorte-t-elle. Valoriser l'enfant est aussi une des clés de ce type d'enseignement.

#### Des cours de gym dehors

Quand tout est rangé à l'exception des bâtons de bois, quatre rondes se forment comme par magie. Tous modulent un chant avant de rejoindre les classes calmement ou rester dans la cour pour le cours de gym. Pas de plinth ni d'espalier, mais des jeux en plein air pour se dépenser en s'amu-

sant. Les enfants assis en cercle expliquent d'abord ce qu'ils ont envie de faire cette année. Ça fuse : du vélo, de la luge, du cheval, de la natation, du foot, le tour du monde en voiture de course... « Attention, recadre la prof : des choses qui sont possibles. Et ce n'est pas dit qu'on puisse tout faire. »

A l'étage, la classe de première primaire domine la vallée, illuminée par de larges Velux et un plancher clair. Les enfants sont en pantoufles, assis sur des coussins sur leurs petits bancs qui leur servent aussi de tables pour d'autres activités. Ils reprennent en chœur après Eulalie qui s'accompagne d'une flûte : « Notre beau soleil d'été/doucement s'en est allé/et l'automne est à la porte. »

Esteban a du mal à rester en place. Après avoir exploré les mille façons de se tenir autrement qu'assis sur son banc, il le soulève avec fracas. « Je com-

prends que tu aies envie de bouger mais ça, je ne veux plus voir, gronde Eulalie. Ce n'est pas bon pour le banc ni pour le sol. Et si on se tient bien, on chante mieux. » Esteban finira debout, après un dernier avertissement.

#### « Tout voir de façon imagée »

Dans la classe à côté, Benjamin a dessiné un cercle chromatique au tableau. Les cinquième et sixième primaires tâchent de le reproduire avec de la peinture. « Ils vont apprendre les proportions en même temps que les couleurs complémentaires. On essaie de tout voir de façon imagée, détaille-t-elle. Par exemple en français, il y a Dame Grammaire, la gardienne des mots, Verbillio qui est tout le temps en action, et Adverbillo, son ami... Chaque instit garde sa classe pendant six ans, donc c'est elle qui va construire les histoires. »

Retour dans la classe de première

primaire, où la jardinière vient de raconter que la chenille Zita ne grimpe que sur ce qui est bien droit. Pour le comprendre, les enfants le vivent dans leur corps en se tenant droit comme un I, puis dessinent des droites pour Zita. Esteban, lui, a toujours la bougeotte. ■

A.-S.L.

## POUR

### **Des enfants à l'aise pour s'exprimer**

Matthieu a un garçon et une fille : « Notre aîné a fait ses maternelles et primaires dans une école à pédagogie active. C'est lui qui a demandé à changer en humanités. La limite de la pédagogie active, c'est qu'un enfant qui a du mal à se motiver tout seul risque de patiner dans la semoule. Notre cadette, par contre, est plus créative et c'est une bosseuse, donc cet enseignement lui convient. Le point positif : ça donne des enfants à l'aise pour parler devant les autres et prêts à coopérer. Mais ça demande beaucoup de soutien de la part des parents. »

## CONTRE

### **« Pas pour tous les parents »**

Nathalie a deux fils qui ont tous les deux fréquenté l'école Hamalide, à Uccle. « On en rit encore aujourd'hui en se demandant ce qu'ils ont fait pendant neuf ans. Aucun des deux n'est manuel ni doué pour le dessin. Or c'est une école qui met ça en avant. Plus sérieusement, quand ils sont arrivés en secondaire, on s'est dit que c'était une erreur de les avoir mis là. Leur scolarité a été catastrophique. J'ai l'impression que ce type d'enseignement n'est pas fait pour tous les enfants. Ni pour tous les parents ! Si ton enfant n'est pas très scolaire et qu'il n'est pas dans une famille hyper structurée, ça devient compliqué. »